

La merveilleuse
histoire de
Lester Levenson
son enseignement



L'histoire de Lester Levenson

A l'hôpital

Au bout de deux semaines, le Dr. Schultz passa pour sa visite matinale habituelle, et après avoir examiné son patient, prit une chaise et s'assit. « *Je vous libère aujourd'hui. Votre situation est stable, et il n'y a aucune raison de vous garder plus longtemps. Cependant, cela ne signifie pas que vous allez bien. Loin de là. Vous avez besoin d'une période indéfinie de convalescence, avec des checkups à intervalles réguliers.*

– *Mais vous n'avez plus besoin de rester à l'hôpital plus longtemps. – Vous pouvez continuer de vous reposer dans votre lit et de prendre des médicaments chez vous* ».

Le médecin lui expliqua dans les grandes lignes le programme de repos et de médication. Ses visites, son régime, ses activités sociales : aucune. Même sa vie sexuelle : aucune également.

Lester fut surpris mais déterminé à suivre les recommandations du médecin. « *Combien de temps cela durera-t-il, Docteur ?* » demanda-t-il. « *J'ai conscience que vous ne pouvez pas me dire exactement, mais pouvez-vous me donner une idée ?* » Il regarda le médecin attentivement en attendant sa réponse.

Il lui sembla qu'il se passait un long moment avant que le Dr Schultz ne parle. « *Quel âge avez-vous, mon enfant ?* » Ce n'était pas ce à quoi il s'attendait. Il se demandait ce qui allait suivre. Il y avait quelque chose dans les manières du médecin qui ne lui disait rien de bon. Il répondit : « quarante-deux ans » et attendit. Le Dr Schultz regardait au dehors, par la fenêtre, le visage impassible, quand il s'assit, comme perdu dans ses pensées. Après un long moment, pendant lequel personne ne bougeait, le médecin hocha la tête une fois, d'un mouvement brusque et décidé qui effraya Lester, et, finalement, lui dit abruptement. « Un temps indéterminé, désormais, j'en ai peur ». « Que voulez-vous dire par un temps indéterminé désormais ? » Un sentiment de malaise partit de ses intestins et lui souleva l'estomac. « Je veux dire que vous ne pouvez plus vous attendre à vivre une vie normale, désormais. » Il sortit rapidement.

Quand il vit le regard choqué de Lester. « Vous venez d'avoir un très grave problème cardiaque. Vous avez de la chance d'être encore en vie. Vue la gravité de cette attaque, n'importe qui d'autre serait mort, à votre place ». Le médecin fit une pause, puis s'éclaircit la gorge. « Je me rends compte

combien il est difficile pour vous d'entendre cela, mais je peux vous assurer que ce n'est pas agréable pour moi non plus ».

Il se leva brusquement et marcha vers la fenêtre, tournant le dos à Lester.

« J'aimerais pouvoir vous dire autre chose. J'aimerais pouvoir vous dire que dans quelques mois, vous retournerez à une vie normale, que vous pourrez reprendre votre vie comme vous l'aviez laissée.. » Il fit une pause, fit face à Lester, calmement. « Mais je ne peux pas. En toute conscience, je ne peux pas vous dire cela, je suis désolé. »

Lester était furieux, maintenant. « Vous êtes désolé ? ! Et bien moi aussi ! Vous m'avez sauvé la vie...pourquoi, alors » ? « Pour que je sois un invalide pour le restant de ma vie ? Quelle sorte de vie infernale me donnez- vous ? »

Cette fois, il était lancé, et ne pouvait s'arrêter. Il déversa toute sa frustration, sa rage et sa colère, jusqu'à ce que la sensation de malaise au creux de l'estomac lui monta à la gorge, et il se mit à tousser et à étouffer. Le médecin lui tendit un bassin pendant qu'il avait des hauts de cœur. En retombant enfin sur les oreillers, épuisé, sa main tremblait quand il s'essuya la bouche.

Le médecin était secoué aussi, alors qu'il portait le bassin souillé dans la salle de bains. Il posa le bassin par terre, puis s'appuyant des deux mains sur le lavabo, il toucha de son front le miroir froid de l'armoire à pharmacie. En dépit de toutes ses années de pratique, ces situations l'affectaient encore. Il songea à son foyer, et désira y être maintenant, sa journée terminée, se relaxant avant le dîner, avec un verre ou deux.

Avec un profond soupir, il s'obligea à se relever et à retourner dans la chambre. « Je signerai les papiers de décharge aujourd'hui, mais vous pouvez rester encore si vous le désirez. » dit-il tranquillement. « Si vous avez besoin de plus de temps pour prendre vos dispositions, je dirai à l'infirmière que c'est d'accord. » Il ne savait pas quoi dire d'autre. Lester répondit : « Non, c'est bien, je partirai aujourd'hui, cet après midi. Il n'y a aucune raison de rester. »

« Très bien, ce que vous décidez est très bien. Mais n'oubliez pas que vous pouvez changer d'avis et prolonger votre séjour si vous le désirez ». Il resta silencieux un moment, en examinant le visage livide de Lester. « S'il vous plaît, allez-y doucement, quand vous serez chez vous. C'est très important. Vous ne devez pas monter du tout les escaliers. Et vous devez porter des chaussures sans lacet. Connaissez-vous les « flâneurs » ?

« Les flâneurs ? non, pourquoi ? » Vous devriez demander à quelqu'un de vous en acheter une paire. Il vaut mieux ne pas vous pencher pour lacer vos

chaussures. Cela mettrait une pression supplémentaire sur votre cœur, dans cette position. » L'idée parut ridicule à Lester, mais il dit : « Ok, comme vous voulez. » Il avait toujours détesté les « flâneurs » mais cela n'avait plus d'importance, maintenant. Puis, comme le médecin se dirigeait vers la porte, une question le traversa : « Dites, Docteur, je ne vais pas mourir, n'est-ce pas ? » « Je veux dire, je devrais prendre toutes sortes de précautions, mais je ne vais pas mourir ? »

Le Dr Schultz s'arrêta. « Je ne sais pas », répondit-il, puis il se tourna vers Lester. « Je voudrais bien vous donner une réponse positive, mais je ne peux pas. La vérité, c'est que je ne sais tout simplement pas. Vous avez eu un grave infarctus, et vous pourriez vivre un an ou deux de plus, ou vous pouvez partir demain. Je ne sais pas. »

« Merci d'être honnête avec moi, Docteur. Je vous reverrai. »

Lester rentre à la maison

Cet après midi-là, il rentra dans son appartement comme dans une tombe. « C'est un tombeau, pensa-t-il. Et je suis un homme mort. Il faut que je m'y fasse » Ses sœurs voulurent l'aider et lui offrirent de rester chez lui à tour de rôle pour le soigner, mais il les renvoya.

Il voulait juste rester avec lui-même. Il alla se coucher, et dormit pendant trois jours, se réveillant seulement pour manger ou prendre ses médicaments, ou se laver. Il se traînait alors comme un animal blessé, pour rentrer dans sa tanière.

Le quatrième jour, quelque chose changea

Après son déjeuner, il s'assit dans un fauteuil, regardant Central Park par la fenêtre. Il neigeait ; Les arbres étaient étincelants Le parc semblait féérique. Il songea combien c'était beau et réalisa alors qu'il n'arrivait pas à s'en réjouir du tout. Il ne pouvait réagir, même à la beauté. Il était virtuellement invalide, sans espoir d'amélioration. Au mieux pouvait-il espérer rester assis dans cet appartement pendant des années, soignant un frêle cadavre. Cela n'avait aucun sens et il désira s'allonger et en finir plus vite. Ces pensées le rendirent si furieux qu'il se leva de son fauteuil avec une énergie comme il n'en avait plus eu depuis son attaque, il alla droit à l'armoire à pharmacie dans la salle de bains et compta ses pilules. Il trouva un bon approvisionnement de nouveaux médicaments. Des sédatifs et des pilules pour le cœur.

Il y avait aussi des tablettes de morphine que le médecin avait prescrites il y avait des années, pour des problèmes de calculs rénaux. Il en restait sans

aucun doute assez pour le décollage de cette planète, s'il choisissait de partir. Il en restait suffisamment dans la bouteille pour partir en flottant sur un nuage chaud et douillet, tout rose. Cela valait certainement mieux que d'attendre une prochaine attaque cardiaque.

D'accord, maintenant il avait un choix. Pour la première fois depuis sa maladie, il sentit qu'il avait un certain contrôle sur ce qui lui arrivait. Il réfléchit sur ce qu'il devait faire. Devait-il prendre les pilules maintenant et en finir tout de suite ? Non, il ne se déciderait pas maintenant. Il pourrait toujours les prendre quand les choses empireraient. Il retourna à sa chaise et commença à évaluer la situation, se parlant à haute voix. « Tu respires encore. Peu importe le pronostic des médecins ou quelqu'un d'autre, c'est ce qui compte. Peut-être y a-t-il un peu d'espoir après tout. »

« D'accord, par où je commence ? » Cette question le ramena à ce sentiment de dégoûlinate à nouveau, et il supposa que peut-être prendrait-il les devants en avalant les pilules une bonne fois. Au moins, il sortirait alors de cette misère et pourrait cesser de se battre. De toute façon, il s'était battu toute sa vie. Il y avait eu juste un petit peu de bonheur, et c'était tout. Et en avait-il jamais eu, de toute façon. A peine plus de quelques minutes ou quelques heures à la fois. Momentanément. C'est ce que fut ta vie...momentanée...impermanente...toujours changeante. « Je n'avais pas plutôt pensé que c'était fait, que cela se mettait en place et que je pouvais me détendre, que la chose suivante arrivait et qu'il fallait tout recommencer. Se cramponner, se cramponner, se cramponner pour quelque chose que tu ne tenais jamais en supposant que tu l'aies jamais eue ». La vie était un enfer de toute façon. Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce qu'il faisait là sur cette planète ? Cela n'avait aucun sens pour lui, qu'il y soit né. Traverser tout ce qu'il avait traversé dans sa vie. Ne jamais réellement obtenir quoique que ce soit d'important. Et finir avec rien, absolument rien si ce n'est un corps mourant et qui de toute façon retournera en poussière. Tout cela et les réalisations semblaient sans signification et vides. Comme de la poussière, pensa-t-il. Cendres et poussières. « *Si la guerre ne peut vous atteindre, les impôts le pourront...* » Il avait ri de la vérité de cette comptine idiote. La vie lui semblait si stupide.

Mais alors qu'il pensait à prendre ses pilules, il réalisa qu'il ne pouvait pas abandonner encore. Il y avait quelque chose qui le titillait, au fond de sa pensée...Une pensée insaisissable qu'il y avait peut-être une réponse si seulement il savait où chercher. Bon, il n'avait rien sauf le temps, pensa-t-il, et même si son corps était à moitié mort, il avait encore son esprit. Il pouvait encore penser. « Est-ce que je devrais essayer ? » se demanda-t-il à haute voix. Pendant un moment, il hésita, puis se décida avec un haussement d'épaules : « Oh, quel enfer...je n'ai rien à perdre. Si cela ne donne rien, je peux toujours prendre les pilules ». Et il savait qu'il y viendrait. Il n'y avait

aucun doute dans son esprit.

Ceci étant décidé, il n'y repensa plus. Il se sentait l'esprit plus clair que depuis un long moment, et pour la première fois depuis sa maladie, il eut vraiment faim. Il alla à la cuisine et se prépara lui-même un vrai repas. Encore très faible, il prit son temps et n'essaya pas de se dépêcher. Pendant qu'il mangeait, son esprit s'occupait à explorer de nouvelles idées, des questions. Des idées pour trouver la réponse à ses questions. Le nouveau projet était enthousiasmant et il se sentait revivre.

Réconforté et délassé par le repas, il retourna à son fauteuil devant la fenêtre. « Par où commencer ? » se demanda-t-il. « Bon, d'abord, quelles sont les questions ? » « Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Y a-t-il une raison à ma présence dans ce monde ? Si oui, quelle est-elle ? » « Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que je cherche ? » « Juste un peu de bonheur, c'est tout » se répondit-il. « D'accord, alors, qu'est-ce que le bonheur ? Comment l'obtenir ? Où le trouver ? Qu'est-ce que la vie ? Que signifie ce monde et mon rapport avec lui ? Comment me suis-je mis dans ce pétrin dans lequel je suis ? Y a-t-il un moyen d'en sortir ? »

Il connaissait déjà la réponse à cette question. En dehors de mourir, il n'y a aucun autre moyen, mais il pensait que s'il pouvait seulement trouver les réponses, au moins il aurait trouvé une raison à sa vie. Il pourrait donner un sens à tout cela, et ce serait déjà ça. Il devait le faire.

D'abord, il chercha dans le dictionnaire les définitions de bonheur et vie. Il ne lui disait rien qu'il ne sache déjà. Ensuite, il alla à sa bibliothèque de livres collectionnés au fil des ans. Il y avait Freud ; pouvait-il y avoir quelque chose d'utile là-dedans ? Non, il avait essayé l'analyse freudienne pendant des années, et cela ne l'avait pas aidé. Il avait aussi lu tous les livres que Freud avait écrits et qui avaient été traduits en anglais, et n'avait pas trouvé de réponse. Non, Freud n'avait aucune réponse pour lui. Il chercha ailleurs. Le Behaviorisme de Watson, Jung et Adler. Rien non plus pour lui dans ceux-là. Puis, il y eut les philosophes. Il commença à prendre les livres des étagères, les mettant en pile. Il les avait lus d'un bout à l'autre plus d'une fois. Mais peut-être avait-il manqué quelque chose.

« Après tout, » pensa-t-il, « il n'avait alors aucun questionnement spécifique. » Installé dans son fauteuil devant la fenêtre, il commença à lire. Il les parcourut l'un après l'autre, s'arrêtant pour lire des paragraphes ou des pages ici et là. Sa tête commençait à être saturée d'informations, et ses pensées se bousculaient. De plus en plus impatient, il retourna aux étagères prendre d'autres livres, des livres de médecine, des livres de physique, de mécanique. Il y avait des livres sur tous les sujets, et il les parcourut pendant les deux jours suivants. La pièce était en désordre, des livres

empilés partout, d'autres gisant ouverts sur le plancher là où il les avait jetés dans sa frustration. Les seuls qui restaient sur les étagères étaient un livre de blagues, et quelques biographies qui lui avaient été offerts. Où chercher le prochain ?

« Tu étais toujours un homme astucieux », se dit-il. « N'as-tu pas obtenu une bourse d'études pour Rutgers en passant des concours, alors qu'il n'y en avait que trois à gagner ? Même si tu étais un juif, ils ne pouvaient te la refuser. Tu l'avais gagnée ! »

« Et à l'école, tu étais toujours au tableau d'honneur ? Et n'as-tu pas fait des tas d'études sur l'homme, sur la mécanique et les sciences physiques jusqu'à la psychiatrie et la philosophie et la médecine ? »

« Bon, si tu es si intelligent, gros bonnet, qu'as-tu obtenu avec toutes ces études et cette connaissance et ces études ? Des migraines, des calculs rénaux et l'appendicite, du chagrin, de la misère et du malheur, et pour finir un infarctus qui aurait dû t'achever, et ne l'a pas fait. Que te faut-il de plus pour revenir au bon sens ? Pour un garçon intelligent, Lester, tu es stupide, stupide, stupide ! »

« Toute cette connaissance ne t'a servi à rien. Et maintenant tu cherches plus, voulant plus dans des livres écrits par des personnes qui n'ont pas trouvé de réponse non plus. C'est ça ! » se dit-il. « J'en ai fini avec toute cette merde ». Par cette décision, il sentit le poids de l'accablement s'alléger de ses épaules.

Soudain, il sentit une lumière, presque vertigineuse. Il réalisa qu'il cherchait actuellement les mêmes réponses qu'il avait cherchées durant toute la vie. Mais maintenant, il savait, sans l'ombre d'un doute, que s'il devait trouver quelque chose dans les lieux habituels, il l'aurait déjà trouvé. Il devait chercher ailleurs. Et il se dit qu'il savait où. Il mettrait toute cette connaissance inutile de côté, sans tenir compte de tout ce qu'il avait appris au labo et repartir de zéro.

Les problèmes étaient en lui, raisonna-t-il. Il y avait son corps, son esprit, ses émotions. Les réponses devaient se trouver en lui, donc. Il était son propre labo et c'est là qu'il devait chercher.

Il se sentit bien. Il alla à son fauteuil et démarra.

Les réponses commencent à émerger

Pendant un mois, il resta assis, se questionnant sans relâche et testant. Au début, il essaya d'obéir aux ordres du médecin et passa la majeure partie de

ses journées au lit, mais il ne pouvait pas le supporter. Son esprit était trop actif, et cette nouvelle recherche était la chose la plus passionnante qu'il ait jamais fait. Il y travaillait aussi intensément qu'il avait travaillé sur d'autres projets, par tâtonnements. Il avait maintenant deux façons de dialoguer avec lui-même, d'abord en posant une question puis en explorant chaque réponse possible jusqu'à ce qu'il puisse soit la valider soit l'éliminer. De cette façon, il fit ses premières découvertes ; obtint sa première véritable réponse. C'était environ un mois après qu'il ait commencé sa première auto-investigation, et il cherchait sur le sujet du bonheur. Il avait déjà éliminé des réponses et une fois de plus se demanda : « Qu'est-ce que le bonheur ? »

La réponse qui lui vient sur le moment fut : « le bonheur, c'est quand tu es aimé ». Cela semblait assez simple. Il continua. « d'accord, dirais-tu que tu es heureux maintenant ? Te sens-tu heureux ? » La réponse fut : non.

D'accord, c'était la conclusion. « Alors cela signifie que tu n'es pas aimé ! » « Bon, ce n'est pas exactement la vérité » lui vint comme réfutation. « Ta famille t'aime ». Cela le fit s'arrêter et réfléchir. Il revit leurs visages inquiets quand il avait été si malade à l'hôpital, et se rappela le plaisir dans leurs yeux quand il rentra chez lui. Après chaque séjour prolongé ailleurs, il entendait la douce voix de sa sœur Doris au téléphone : « Comment vas-tu, chéri ? ». Oh, oui, il était aimé. Il n'y avait pas d'erreur là dessus. Et il y avait des femmes, aussi. A cette minute, il pensa particulièrement à celles qui auraient voulu l'épouser. Il savait que c'était parce qu'elles le lui avaient demandé, qu'il avait rompu.

Il y avait des hommes, aussi, qui l'aimaient, comme un ami. Ces hommes, il les avait connus toute sa vie, de vrais amis qui l'avaient soutenu à travers toutes sortes de difficultés, qui l'appelaient encore régulièrement juste pour dire bonjour et voir comment il allait, qui se réjouissaient de passer du temps avec lui. Ils l'aimaient.

Ce fut un choc de voir qu'en dépit de cet amour, il n'était toujours pas heureux. Il devint évident que le fait d'être aimé n'était pas la réponse pour être heureux. Il l'élimina et essaya une nouvelle approche.

Peut-être que le bonheur réside dans les réalisations, pensa-t-il. Il se remémora le moment où il avait obtenu le diplôme Rutgers, Quand Kelivinator avait augmenté son salaire, quand il avait obtenu la bourse scolaire Rutgers, quand il a eu son premier appartement, quand il a ouvert le premier Hitching Post, quand il a fait le coup d'éclat du bois d'œuvre canadien. Fier de lui, oui. Mais heureux ? Non, cela ne pouvait pas s'appeler être heureux. « Bon, alors, » se demanda-t-il, « ai-je jamais été heureux, et si je l'ai jamais été, quand ? » La première partie était facile, naturellement, il avait été heureux quelquefois.

Mais quand, précisément ?

Il commença à chercher...C'était en été, il y avait des années de cela, quand il était allé camper avec des copains, des boursiers. Il avait été heureux, alors. Oh, pas à chaque minute, bien sûr. Aussi, quels étaient ces moments spéciaux ? La première chose qui lui traversa l'esprit fut une image de lui, aidant son ami, Sy, à monter sa tente, un été. Sy était arrivé en retard dans l'après midi et l'une de ses cordes de tente s'était cassée. Lester l'avait aidé. Tous les deux riaient, heureux de leur amitié, se sentant bien dans leur peau. Il gloussa à ce souvenir. Il se sentait bien, même maintenant, en y repensant. « Y a-t-il eu d'autres moments ? » demanda-t-il, et la chose suivante dont il se souvint fut comment il se sentait quand son ami Milton, s'était enfui du collège. Personne n'était censé rien savoir à ce sujet, mais Milton l'avait dit à son meilleur ami, Lester. Il avait été très heureux, alors. Parce qu'il se sentit spécial, que Milton lui ait confié un secret ? Après réflexion, il vit que ce n'était pas cela. Non, c'était l'expression sur le visage de Milton, quand il parla de sa ravissante nouvelle épouse et combien il l'aimait. Il ne voulait pas attendre après le collège. Lester ressentit une pointe d'envie pendant un instant, mais il regarda attentivement le visage rayonnant d'amour de son ami et il sut qu'il était définitivement heureux pour Milton. Il sentit le bonheur monter en lui, même maintenant, après toutes ces années.

Il s'assit, les yeux fermés, revivant la scène dans son esprit. Oui, il avait été heureux, ensuite. Comme il continuait de passer en revue le passé, les moments heureux lui revinrent de plus en plus vite. Il se souvint de June, alors qu'il conduisait pour aller la chercher, son cœur chantant d'amour, impatient de la voir. Il avait été heureux, alors. Et puis il y avait eu Nettie. Oh, mon dieu, il n'y avait plus pensé depuis si longtemps. Il le désirait vraiment, maintenant, il y avait tant de chagrin qui était attaché à ce souvenir, il avait fui ce chagrin toute sa vie, semblait-il, et il était fatigué, fatigué de courir. C'était le bout du rouleau, et il ne pouvait simplement plus courir. Alors, il se força à regarder en face le problème.

Oh, oui, il avait été heureux avec Nettie. Les souvenirs lui traversèrent l'esprit, des bribes de souvenirs, des instants où il l'avait tenue dans ses bras si tendrement, en désirant la garder en lui. Des instants dans les soirées, quand il captait son regard à l'improviste à travers une pièce inondée d'amour. Il se souvint de son sourire, du soleil jouant sur ses cheveux, le regard grave de son visage quand ils étudiaient ensemble, son léger parfum fleuri, le son de son rire, sa voix douce dans la nuit : « Je t'aime, Lester ».

Il se rassit et laissa les images l'inonder, le submerger, il laissa tout couler, et un flot de chagrin le saisit. Son cœur se serrait jusqu'à ce que le barrage

de protection qu'il avait érigé se casse pour la première fois, il pleura son amour perdu, sa Nettie, sa chérie. Sa rancœur semblait surgir de quelque gouffre sans fond de chagrin et de solitude. Cela dura ce qui lui sembla des heures. Et quand il refit surface, il se sentit vidé et faible.

Quand il le put il s'extirpa de sa chaise vers son lit et dormit comme un homme mort.

Qu'est-ce que le bonheur ?

Le matin, il s'éveilla très tôt, frais et dispos. Sa première pensée fut : « Bon, alors, c'est quoi le bonheur ? » Comme il sortait du lit et rentrait dans la douche, il rit de sa ténacité. Pendant qu'il préparait son petit déjeuner, ses pensées continuaient d'explorer la question. Cela dominait son esprit. « Bon, alors, c'est quoi le bonheur ? Quel est le dénominateur commun dans tous ces moments ? Ces moments ? Il y avait eu Sy, il y avait eu Milton, il y avait eu June et sa Nettie. Quel était le dénominateur commun à tous ces moments ? » D'une manière ou de l'autre, il savait que c'était relié à l'amour, mais il n'arrivait pas à voir comment. Quand finalement il lui vint une réponse, si simple, si pure, et si complète qu'il se demanda pour- quoi il ne l'avait jamais vue auparavant. « Le bonheur, c'est quand je suis amoureux » !

Il réalisa qu'à chaque exemple où un sentiment d'amour pour l'autre personne avait été intense, il y avait eu du bonheur qui en avait découlé. En partant de sa propre sensation d'amour. Cela lui semblait si clair, maintenant, qu'être aimé n'était pas la réponse.

Il pouvait voir que même si les gens l'aimaient, sans ce sentiment d'amour en retour, il n'était pas heureux. Leur amour devait les rendre heureux, mais cela ne pouvait pas le rendre heureux, lui. Ce nouveau concept confondait l'imagination, et même s'il savait instinctivement que c'était vrai, Sa vieille formation scientifique ne lui permettait pas d'accepter cela sans vérifier.

Aussi, chercha-t-il dans ses souvenirs, ces moments de la vie où il avait été amoureux et heureux, et il dut reconnaître que pendant ces périodes, l'autre personne ne l'avait pas nécessairement aimé. Il chercha dans l'autre sens aussi, les moments malheureux et maintenant qu'il savait quoi chercher,

il fut absolument évident qu'il n'avait pas été amoureux. Oh, à l'époque, il avait pensé les aimer, comme avec Nettie et June. Il les aimait, il avait besoin d'eux, il les voulait. « Mais était-ce de l'amour ? », se demandait-il maintenant. Non, c'était plein de chagrin...Il faisait l'expérience de la douleur de n'être pas aimé. Et même s'il appelait cela de l'amour, en réalité, il voulait les posséder complètement, pensant qu'il avait besoin de leur amour pour

être heureux.

Voilà la clé !

Il faisait l'expérience qu'un désir ou un manque d'amour, dans l'attente que l'autre personne demande de l'amour, dans l'attente que l'autre personne le rende heureux. Il se mit à rire. Cela lui semblait si ridicule de penser que quelqu'un d'autre pouvait le rendre heureux, cela lui sembla la chose la plus drôle du monde. Il savait, mieux que personne, que personne ne pourrait jamais faire cela.

Il avait toujours été très fier et têtu, se suffisant à lui-même, certain qu'il n'avait jamais eu besoin de rien ni de personne. Quelle blague ! Pensa-t-il. La vérité est que pendant tout ce temps il mourrait à l'intérieur de vouloir de l'amour, pensant qu'il l'obtiendrait de quelqu'un.

Les larmes roulèrent sur ses joues comme il riait de réaliser que ce qu'il avait cherché toute sa vie était à l'intérieur de lui. Il avait été comme un professeur distrait cherchant ses lunettes partout alors qu'elles étaient sur sa tête.

« Quel dommage », pensa-t-il, en essuyant ses larmes. « Quel dommage que je n'aie jamais vu cela avant. Tout ce temps, toutes ces années gâchées... Quel dommage ».

« Mais, attends une minute ! » pensa-t-il. « Si le bonheur, c'est quand je fait l'expérience de l'amour pour l'autre, alors cela veut dire que le bonheur est un sentiment à l'intérieur de moi. » « Et si je me sentais sans amour dans le passé ? Bon, je sais que je ne peux pas changer le passé, mais je peux vraisemblablement corriger le sentiment maintenant à l'intérieur de moi ? **Je pourrais le changer en sentiment d'amour, maintenant ?** »

Il décida d'essayer. Il chercha dans ses malheurs les plus récents, le jour où il a quitté l'hôpital. « D'abord », se demanda-t-il, « est-ce que j'ai fait l'expérience d'un manque d'amour ce jour-là ? » « Oui, répondit-il à haute voix. « Personne ne s'est soucié de moi, ni les infirmières, ni les aide soignants, pas même le Dr Schultz.. Ils ne s'en souciaient pas. Si malade que j'aie été, ils m'ont jeté, m'ont renvoyé chez moi pour mourir. Ainsi, ils n'ont pas eu à regarder un de leurs échecs. Bon, qu'ils aillent en enfer. Ils peuvent tous aller en enfer. » Il fut frappé par la véhémence du ton de sa voix.

Son corps tremblait de rage et il se sentit faible. Il haïssait vraiment le médecin. Il pouvait sentir que cela lui brûlait la poitrine. « Oh, mon gars », pensa-t-il, « ce n'est sûrement pas de l'amour ». « Bon, puis-je changer cela ? » Se demanda-t-il. « Est-il possible de transformer cela en amour pour le médecin ? » « Diable, non », pensa-t-il. « Qu'a-t-il fait pour mériter de

l'amour ? Ce n'est pas la question, » se répondit-il. « La question n'est pas s'il mérite de l'amour.

La question est : Peux-tu le faire ? Est-il possible, tout simplement de changer un sentiment de haine en un sentiment d'amour. Pas pour le bénéfice de l'autre personne, mais pour toi-même ? » Alors que cette pensée traversait son esprit, il sentit quelque chose se relâcher dans sa poitrine.

Une sensation de douceur et d'aisance, une sorte de dissolution et la sensation de brûlure s'en alla. Au début, il ne l'accepta pas. Cela lui semblait trop facile aussi il revit les images de la scène avec le Dr Schultz à l'hôpital. Il fut surpris de trouver que cela lui donnait juste un léger sentiment de ressentiment au lieu de l'intense sentiment de haine brûlante qui ressentait précédemment. Il se demanda s'il pouvait le refaire. « Voyons », pensa-t-il, « qu'est-ce que j'ai fait au juste ? Ah, oui. **Puis-je changer le sentiment de ressentiment en sentiment d'amour ?** » Il gloussa pendant qu'il sentait le ressentiment se dissoudre en un sentiment d'amour.

Puis, le ressentiment s'en alla complètement et il était heureux. Il repensa au Dr Schultz, l'imagina dans son esprit et se sentit heureux, même plein d'amour. Il se voyait, maintenant, revivant cette dernière rencontre, combien le médecin détestait d'avoir à lui dire les choses qu'il avait à lui dire. Il pouvait ressentir la douleur du médecin d'avoir à dire à un homme jeune dans la fleur de la vie, que sa vie n'était plus. « Docteur Schultz, brigand, » dit-il avec un large sourire. « Je vous aime ».

« Bon, cela fonctionne sur celui-là » pensa-t-il, « Si ma théorie est sensée, alors cela devrait marcher sur autre chose » Avec enthousiasme il commença à essayer sur d'autres moments, et les résultats furent constamment les mêmes. **A chaque fois qu'il se demandait s'il pouvait changer le sentiment d'hostilité, de colère ou de haine en un sentiment d'amour, le processus de dissolution se mettait en route.** Parfois, il devait répéter encore et encore jusqu'à ce qu'il ressente de l'amour pour la personne. Parfois, le processus entier prenait seulement une minute ou deux. D'autres fois, cela lui prenait des heures de travail sur une personne ou un événement en particulier avant que son sentiment ne soit que de l'amour, mais il continuait avec obstination sur eux jusqu'à ce qu'il ait achevé son travail sur chaque personne ou chaque événement.

Sa vie entière fut passée en revue, bribe par bribe, morceau par morceau.

Un par un, il changeait en amour toutes les vieilles blessures et les déceptions. Il commençait à se sentir plus fort que le poids de la douleur qui diminuait. Il était plus heureux qu'il ne l'avait jamais été dans sa vie entière, et il continua, ressentant même plus de bonheur à chaque correction.

Il cessa d'aller au lit, car il avait tant d'énergie qu'il ne pouvait se coucher.

Quand il se sentait fatigué, Il s'assoupissait dans son fauteuil et se réveillait une heure plus tard pour recommencer. Il y avait tant de choses à corriger dans sa vie, qu'il ne voulait pas s'arrêter jusqu'à ce qu'il ait regardé sous chaque pierre et dans chaque recoin.

Comment interpréter cela ?

Une autre chose qui l'intriguait était la question du jusqu'où il pourrait aller. Chaque fois qu'il corrigeait une chose, il devenait plus heureux, il pouvait le sentir. Mais il se demandait jusqu'où il pouvait aller. Y avait-il une limite au bonheur ?

Jusqu-là, il n'y avait pas trouvé de limite et les possibilités étaient stupéfiantes. Il continua ainsi, sans notion du temps. Sa force revenait mais ne voulant pas être distrait, il évita de s'engager dans des activités sociales, et même parfois, laissait passer les rendez-vous du dimanche ensemble avec sa famille. Il faisait ses provisions au milieu de la nuit, aux environs de deux ou trois heures du matin. Il y avait très peu de gens debout à cette heure et il appréciait le calme de la ville. Il corrigeait sa vie, même en accomplissant les tâches ordinaires. Et il remarqua que quand quelqu'un dans un magasin ou dans la rue l'ennuyait, il était capable de transformer cette réponse avec de l'amour, soit immédiatement, soit peu de temps après.

Il aimait cela et se trouva amoureux de tous les autres avec une intensité bien au-delà que tout ce qu'il aurait imaginé possible.

Comme il le décrivait, de nombreuses années plus tard : « Quand je me mêlais aux gens, et encore et encore, et quand ils faisaient des choses que je n'aimais pas et sans ressentir un senti- ment de non-amour, je changeais immédiatement cette attitude en une attitude d'amour envers eux, même s'ils s'opposaient à moi. Finalement, je suis arrivé à un point où peu importe à quel point j'étais opposé à eux, je pouvais maintenir un sentiment d'amour pour eux. »

Il continua de corriger sa vie avec des résultats constants pendant environ un mois, jusqu'au jour où il resta perplexe. Il avait travaillé sur la dernière fois où il avait vu Nettie, le jour où elle choisit quelqu'un d'autre. Il avait déjà travaillé sur son esprit, encore et encore, et cela n'avait pas toujours été facile. En fait, il avait été très difficile la première fois de travailler sur cette relation mais graduellement comme il devenait plus fort, il avait été capable de se confronter à ces émotions enfouies et se forcer à les corriger.

Mais, ce jour-là, peu importe combien il a essayé de les transformer en

amour, il ressentait encore un sentiment de désespoir qu'il n'arrivait pas à déloger. Il voulait s'échapper et quitter ce fauteuil en courant pour aller se chercher quelque chose à manger, faire n'importe quoi pour fuir loin de cet intense sentiment. En fait, il décida de rester assis jusqu'à ce qu'il le maîtrise. Quelque chose lui dit que si laissait cette émotion le pousser, s'il perdait cette bataille, il perdrait la guerre.

Il resta dans son fauteuil, déterminé à la faire sortir. Il investiga, « Qu'est-ce qui cloche, là ? Pourquoi est-ce qu'il ne se dissout pas ? Nettie, oh, ma Nettie ! » Maintenant, il se mit à pleurer, des larmes coulaient sur ses joues, toute la douleur qu'il avait renfermée le jour de son départ remontait maintenant comme un flot. « Pourquoi as-tu fait cela Nettie ? » Hurla-t-il.

« Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi m'as-tu quitté, ma chérie ? Nous aurions été si heureux. Nous aurions été mariés et si heureux. »

« Merde », pensa-t-il, « pourquoi les gens font-ils des choses comme ça ? Ils jettent leur bonheur au loin et celui des autres aussi. Ils n'ont pas le droit de faire ça...Il devrait leur être interdit de le faire...Il devrait y avoir un moyen de les faire changer...un moyen de changer les choses qu'ils font et de l'effet qu'ils ont sur les gens ».

Il sentit la vieille douleur des ulcères se réveiller dans son estomac et réalisa avec certitude que les ulcères avaient démarré ce dernier jour avec Nettie. Il avait bu de la bière et l'avait vomie. Ce fut le début. Il désirait que cela eût été différent. Plus que tout au monde, il voulait changer ce qui était arrivé. Il voulait revenir en arrière et recommencer à vivre d'une autre façon où Nettie l'aurait choisi, où ils seraient mariés et heureux pour toujours.

« Bon, tu ne peux rien changer, idiot », s'écria-t-il « Alors arrête ça » Cela le secoua. Il vit qu'il essayait encore de changer quelque chose qui était fini depuis plus de vingt ans. « Non, cela ne peut pas être fini » pleura-t-il. « Je ne veux pas que ce soit fini ». Il avait mal à la gorge, maintenant.

Il avait envie de hurler et de casser quelque chose. Puis, comme une relecture, il entendit ce qu'il avait dit : « Je ne veux pas que ce soit fini ». Voilà la source de son angoisse. Il avait voulu changer toutes ces années et ainsi il avait gardé vivante en lui la douleur qui le brûlait en profondeur, érodant son bonheur.

« Bon, l'enfer avec ça » dit-il presque avec désinvolture. Soudain, avec cette décision, toute chose avait disparu. Il ne pouvait pas le croire. Il fouillait la blessure, la douleur, le désespoir. C'était parti. Il pensa au souvenir de Nettie si jeune, si belle et il l'aimait tout simplement. Il ne restait plus rien du vieux sentiment de douleur qui l'avait quitté.

Il commença maintenant à regarder dans cette nouvelle direction. Il réalisa que la cause de ses ulcères était qu'il avait voulu changer les choses, en partant de ce qu'il avait de plus proche et de plus cher et en s'étendant au reste du monde, USA inclus, les autres pays, les chefs de gouvernement, le temps, la fin des films qu'il avait vus, la façon dont les affaires étaient traitées, les impôts, l'armée, le président ; Il n'y avait rien dans tout cela qu'il n'ait voulu changer d'une façon ou de l'autre.

Quelle révélation !

Il se voyait lui-même soumis et victime de tout ce qu'il voulait changer ! Le changement ! Il commençait à dissoudre tout cela. Quand il pensa à tout ce qui lui avait causé du chagrin au sujet d'une personne ou d'une situation, il le corrigeait maintenant avec de l'amour, et dissolvait son envie de les changer.

Cela ajouta une nouvelle direction à son travail et il fit de rapides progrès. Au moment où le second mois s'était écoulé, il avait du mal à rester dans son fauteuil, il devenait si plein d'énergie. Et puis il y avait des fois, quand il avait travaillé sur des incidents particulièrement douloureux dans sa vie, il ne tenait plus en place et voulait sortir dans la ville et marcher. Sourires, passages en revue, corrections, dissolvant jusqu'à ce qu'il ait brûlé assez d'énergie pour retourner s'asseoir.

Parfois, il sentait comme s'il avait tenu une chaîne avec beaucoup de liens faits d'incidents qui avaient besoin d'être corrigés. Une fois, il maintint la chaîne, il voulait poursuivre jusqu'au bout incident par incident jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à corriger. L'exemple d'une telle chaîne était la jalousie.

Il avait toujours été intensément jaloux mais s'arrangeait pour le cacher la plupart du temps sous une façade d'indifférence.

« Néanmoins, ces côtés cachés finissaient par se voir si la fille avec qui j'étais regardait quelqu'un d'autre, ou même mentionnait un autre homme ». Une fois, il décida de corriger cette tendance en lui-même et la chercha, bon gré mal gré. Il voulait sonder sa mémoire pour les exemples où sa jalousie l'avait dominé. La corriger, puis chercher plus loin. Quand il pensa que c'était mis au clair, il se testa lui-même en imaginant que la fille qu'il aimait le plus faisait l'amour avec le dernier homme qu'il aurait voulu voir avec elle. Ce fut un bon test, car il pouvait voir immédiatement s'il y avait plus de travail à faire.

Parfois, l'intensité de son émotion le rendait fou, mais il continuait pendant des jours jusqu'à ce qu'il n'y ait plus la moindre trace de jalousie en lui.

Quand il pouvait finalement se réjouir de leur bonheur l'un l'autre, il sut qu'il

en avait fini avec la jalousie. Des signes arrivèrent avec une fréquence qui s'intensifiait. Il avait souvent une soudaine et complète compréhension des choses qui avaient toujours été un mystère pour lui.

Les philosophies qu'il avait étudiées devenaient claires et il pouvait voir qu'il avait souvent débuté sur la bonne piste pour la quitter dans des distorsions, ayant été distrait par une idée incorrecte émanant des sentiments incorrects de l'auteur et qui étaient aussi les siens.. Son esprit commençait à se sentir comme du cristal... clair, aiguë. Les couleurs semblaient plus brillantes et tout était plus nettement défini.

« Qu'est-ce que l'intelligence ? »

« Je me sentais une plus grande liberté. Il m'était plus facile de me concentrer à cause de cela et je commençais à être plus attentif à mon esprit. » « Qu'est-ce que mon esprit ? » demandai-je. « Qu'est-ce que l'intelligence ? ».

« Soudain, une image me traversa d'un parc de loisirs avec promenade en autos tamponneuses. Chacune des petites voitures rondes avait un poteau flexible à l'arrière qui était connecté à un écran qui s'étalait d'un bout à l'autre du plafond. L'énergie qui donnait la puissance à toutes les voitures, venait de cette source unique, le plafond, et était transmise au moyen du poteau à l'arrière de chaque voiture.

La quantité d'énergie était régulée par chaque conducteur utilisant une pédale au pied. Ce qui rendait la conduite plus intéressante. Le mécanisme de pilotage était conçu pour être hypersensible. Donc, il requierait la plus grande délicatesse dans le maniement pour garder le contrôle de la voiture parce que le plus léger mouvement de volant l'enverrait n'importe où et les voitures se tamponneraient constamment l'une contre l'autre, sans contrôle. Et il semblait que plus un conducteur essayait de contrôler sa voiture, plus l'action devenait aléatoire ».

« C'est l'image de l'espèce humaine aujourd'hui. Nous utilisons tous la même intelligence unique et son pouvoir vient d'en haut. Mais la plupart d'entre nous sommes hors de contrôle, utilisant cette énergie pour se cogner les uns contre les autres. Cependant, je commençais à voir que je pouvais réguler la somme du pouvoir et l'intelligence pour mon propre usage et que je pouvais en avoir le contrôle. J'aimais cela, aussi je commençai à creuser par là. Je commençai par examiner mes pensées et leur relation avec ce qui arrivait. »

«Et je vis que quoiqu'il arrive, il y avait une pensée derrière qui avait précédé. Et la raison pour laquelle je n'avais pas fait la relation entre les deux, est qu'il y avait un élément de temps entre la pensée et

l'événement. Mais je découvris que tout ce qui m'arrivait, je l'avais pensé avant que cela n'arrive et que, si je pouvais saisir ce concept et trouver un moyen de l'utiliser je pourrais déterminer à l'avance tout ce qui m'arrivait ! Par-dessus tout, je vis que j'étais responsable de tout ce qui m'arrivait, pensant autrefois que le monde me maltraitait ! et je vis que mon énorme effort pour faire de l'argent et puis sa perte était due seulement à ma façon de penser ; Que j'avais toujours cherché le bonheur et pensé que de faire de l'argent me le donnerait. Et que si les affaires que je démarrais me rapportaient de l'argent, et que l'argent ne m'apportait pas le bonheur que je désirais, je commençais à m'en désintéresser et tout s'effondrait. J'avais toujours rejeté le blâme sur les autres et les circonstances, sans réaliser que c'était simplement mon inconscient qui savait que ce n'était pas le bonheur et qui me faisait m'en désintéresser, et que, en retour, c'était la cause de l'échec de mes affaires. »

« Ce fut un gigantesque pan de liberté de penser que je n'étais pas une victime de ce monde, que cela n'était pas dû à mon manque de pouvoir d'arranger le monde à la manière dont je voulais qu'il soit. Que plutôt que d'en être un effet, je pouvais maintenant le contrôler et l'arranger de la manière

dont je voulais qu'il soit. Ce fut une prise de conscience gigantesque, un énorme sentiment de liberté. Découvrir que mon bonheur dépendait de mon amour, et que mes pensées étaient la cause des choses qui m'arrivaient dans la vie me donna encore et encore plus de liberté ; »

« Liberté venant des contraintes de l'inconscient sur lequel je devais travailler : je devais faire de l'argent, je devais avoir des petites amies. La liberté dans ce sentiment que j'étais maintenant capable de déterminer mon destin, J'étais maintenant capable de contrôler mon monde, allégé de mon fardeau intérieur si puissant que je sentis que je n'avais plus besoin de faire quoique ce soit, ce bonheur étant si grand ».

« Ce fut une nouvelle expérience pour moi. J'expérimentais une joie que je n'aurais jamais su pouvoir exister, que je n'aurais jamais pu rêver. » « Aussi, je décidai « : « C'est si grand, je vais continuer sans arrêt jusqu'à ce que je réussisse de la bonne manière ». « Je n'avais aucune idée de jusqu'où je pouvais aller. Je n'avais aucune idée de comment pouvait être une personne joyeuse. Mais j'étais déterminé à le découvrir. »

Comment devenir joyeux ?

Pendant le troisième mois, les choses s'accéléchèrent. Il y avait une profondeur dans cette émotion qui, par moments, menaçait de le chambouler. Ses genoux flageolaient parfois, mais il gardait ce sentiment

jusqu'à ce que cela se corrige. Il devenait de plus en plus heureux, cherchant encore à voir s'il y avait des limites à ce qu'il pouvait accomplir avec ce nouveau procédé.

« Comment puis-je aller encore plus loin ? » se demandait-il, puis il le poussait encore plus. Ce fut aussi pendant le troisième mois qu'il tomba sur un vieil adversaire, celui qui l'avait raccompagné du coin de l'œil, encore et encore tout au long de sa vie. Lui qui rôdait tout proche toujours à la périphérie et il n'avait jamais eu le courage de lui faire front.

C'était la peur de la mort. Maintenant, il la reconnaissait comme à la base de chaque émotion qu'il avait eue. Il commença à l'amadouer pour qu'elle se montre, voulant donner une bonne apparence à ce plus grand ennemi, qui était si proche de gagner la bataille il y a seulement peu de mois. Il commença à attirer ces émotions au grand jour pour les dissoudre. Et il travailla ! Il parvint au point où, avec une grande confiance, il riait et riait et se moquait de cet ennemi qui avait entretenu un feu en lui durant toute sa vie, si bien qu'il n'avait pas eu un moment de paix véritable, jamais.

Ce dernier monstre s'éteignait pour n'être, après tout, qu'une émotion. Comme il dissolvait la peur de la mort, il réalisa un jour que son corps était sain, guéri. La détérioration physique était corrigée. Il ne pouvait pas expliquer à quelqu'un comment il le savait, il le savait juste aussi sûrement qu'il savait qui il était. Son corps était sain. A la fin du troisième mois, il avait glissé dans un merveilleux, et joyeux état, qu'il pouvait seulement décrire comme une sensation d'un million d'orgasmes déferlant tous à la fois dans son corps entier. Cela continuait encore et encore et il réalisa que ce sentiment, bien que non sexuel, était ce qu'il avait toujours cherché mais jamais trouvé dans le sexe. Il se sentait léger, vivant pendant des semaines avec une explosion de joie en lui tout le temps.

Tout le monde et toute chose devenait exquisément beau pour lui. Il rechercha un peu plus de choses à corriger, mais il ne semblait plus qu'il y en ait beaucoup. Occasionnellement quelque chose se présentait à lui, mais partait aussitôt bien avant qu'il n'ait pu le définir et la joie surgissait et le traversait même encore plus fort.

Après plusieurs semaines, il commença à se demander s'il n'y aurait rien de mieux, au-delà de cette joie.

Il était assis dans son fauteuil dans sa position coutumière, avachi, les jambes étendues, le menton touchant sa poitrine. Il avait l'esprit au repos sans attendre une réponse, mais la réponse arriva.

Qu'y avait-il au-delà de cet incroyable et joyeux état qui ne s'arrêtait pas ? Il

vit que c'était la paix, un état imperturbable...et il réalisa avec certitude que s'il l'acceptait, s'il acceptait de s'installer dans cette paix, elle ne la quitterait plus jamais...et il s'y installa...il y glissa sans effort.. avec juste la décision de le faire...il y était.

Tout était immobile. Il était dans une quiétude qu'il savait avoir toujours été là mais il se noyait au dehors par le bruit incessant d'un passé accumulé, non corrigé. En fait, c'était plus que la paix. C'était bien au-dessus de tout ce que l'on pouvait imaginer, là où il n'y a plus de mots pour décrire la délicieuse délectation de la tranquillité.

Cela répondait aussi à sa question précédente sur le bonheur. Il n'y avait pas de limite au bonheur, mais quand vous l'avez entièrement, chaque minute, cela devient ennuyeux. Alors cette paix est juste au-delà... et tout ce que vous avez à faire est un pas au-delà de cette ligne là. « N'y a-t-il rien même au-delà de cela ? » Se demanda-t-il. Mais comme il demandait, il eut la réponse. Cette paix était éternelle et pour toujours, elle était l'essence de chaque chose vivante.

Il y avait seulement un non-être et tout était cela ; Chaque personne était cela, mais ils étaient inconscients de ce fait, aveuglés par le passé non corrigé auquel ils tenaient.

Il vit ce non-être comme quelque chose qui ressemblait à un peigne. Il était comme l'arête dorsale du peigne et toutes les dents étaient réparties à partir de cette arête, chacune pensant qu'elle était séparée et différente de toutes les autres dents. Et c'était vrai, mais seulement si vous cherchiez à partir du bout de la dent du peigne. Une fois que vous revenez à l'arête centrale ou la source, vous pouvez voir que ce n'était pas vrai.

Tout était un peigne. Il n'y avait pas de réelle séparation, sauf quand vous ne considérez que le bout de la dent. Tout n'était qu'une question de point de vue.

« Quand j'ai démarré ma recherche, j'étais un matérialiste convaincu et absolu. La seule chose de réelle pour moi, était ce que je pouvais voir, sentir et toucher. Mon monde était aussi solide que concret. Puis, quand ces révélations me sont venues que le monde était juste la production de mon esprit, que cette matière n'avait pas d'intelligence et notre façon de penser détermine toute la matière et toute chose qui en découle : quand j'ai vu que la solidité que j'avais autrefois était seulement une pensée, mes belles, solides et concrètes fondations ont commencé à craquer. Tout l'édifice d'une vie commença à tomber et mon corps s'est mis à trembler et trembler. J'ai tremblé pendant des jours. Je tremblais comme une vieille personne nerveuse. »

« Je savais que la vision concrète que j'avais eue du monde ne reviendrait jamais. Mais cela s'en allait l'un après l'autre gracieusement avec facilité. Pendant des jours, j'intégrai l'ébranlement jusqu'à ce que je pense que tout cet ébranlement était libérateur.

Puis ma vision devint exactement l'opposé de ce que j'avais été pendant les mois précédents que la réalité et les choses solides n'étaient pas dans le monde physique, n'étaient même pas dans mon esprit ; mais que c'était quelque chose qui était bien plus grand ; que mon essence, que mon non-être était la réalité et qu'il n'y avait aucune limite, que c'était éternel et que toutes ces choses d'autrefois que j'utilisais pour me voir, comme mon corps et mon esprit, n'étaient qu'une infime partie de moi au lieu de tout ce qui est moi. La totalité de moi était le non-être. »

La dernière gigantesque percée

Nous étions en avril 1952 quand il fit la dernière gigantesque percée dans l'état de quiétude.

« Est-il possible qu'il n'y ait que trois petits mois depuis que je suis mort ? » se demanda-t-il. Il était difficile pour lui de croire que tout ce qui lui était arrivé fut dans un si court espace de temps. Il avait l'impression d'avoir traversé un million de vies et cela lui semblait comme un instant. Son sens du temps avait radicalement changé. Quand il y pensait, il réalisait cela, d'où il était, dans la quiétude, il n'y avait pas de temps. Il y avait un non-temps. Le temps était relatif et n'avait de signification que dans le monde des différences, de la séparation.

Où qu'il soit, tout était pareil, fait de la même substance, la même beauté inexprimable, la paix toute puissante qui était inhérente à chaque atome de l'univers.

Il était cette paix...Son corps semblait petit et distant assis dans ce fauteuil. Il pouvait le voir s'il le voulait, mais il se sentait lui-même dispersé dans l'univers entier ; ce corps était seulement un point infinitésimal dans l'immensité qu'il était. Il était omniprésent. Il n'y avait pas de voyage, seulement une pensée et il y était.

« Il m'était évident que je n'étais pas ce corps ni cet esprit comme j'avais pensé être. Je le voyais seulement et c'est tout. C'est simple quand vous le voyez. Aussi je cessai de m'identifier à ce corps. Et quand je le fis, je vis que ce que mon non-être était tout non-être, ce non-être est comme un océan grandiose. Ce n'est pas un virage vers le haut dans des endroits appelés « gouttes de corps ». C'est un seul océan. »

« Cela me fit m'identifier à toute chose, chaque personne et même chaque atome dans cet univers. Et c'est une expérience si immense, c'est indescriptible. D'abord vous voyez cet univers en vous, puis vous voyez l'univers comme étant-vous. Puis vous connaissez l'unicité de l'univers. Puis vous en avez fini pour toujours avec la séparation et toute l'inférieure méchanceté qui est causée uniquement par la séparation.

Puis vous ne pouvez plus être mystifié par les limitations apparentes du monde. Vous les voyez comme un rêve, comme quelque chose qui n'est qu'apparent, parce que vous savez que votre propre non-être n'a pas de limite ! »

Il concevait aussi la source de l'intelligence. Il vit qu'il y a seulement une intelligence et nous l'avons tous. Par conséquent, connaissance illimitée, omniscience, est à la portée de tous. Et il vit qu'il en était de même avec le pouvoir ; nous sommes pouvoir illimité, omnipotence. Omniscience et omnipotence sont à l'intérieur de chacun de nous.

« En contemplant la source d'intelligence et d'énergie, je découvris qu'elle était aussi accessible dans des proportions illimitées, et que cela me venait simplement en étant libéré moi-même de toutes ces formes de compulsions, inhibitions, complications, hésitations. Je n'avais pas à être assujéti à quoi que ce soit.

Considérant cela, le pouvoir libéré qui était juste derrière mon esprit se manifesta comme il ne s'était jamais manifesté avant. Je vis qu'avant j'avais réprimé cette énergie, ce pouvoir ; et tout ce que j'avais à faire était de regarder se défaire les palissades du barrage et c'est ce que je faisais.

En découvrant chaque chose, je faisais disparaître une palissade et je lâchais ce flot infini juste comme l'eau d'une digue jaillirait si vous poussiez les barrières une par une. Et plus vous brisez les barrières, plus grand est le flot, donc tout ce que j'avais à faire était de faire disparaître les barrières et de laisser l'énergie et le pouvoir infinis jaillir.

Et il y avait des fois, quand je me rendais compte de ce que je suis cela me donnait une telle énergie que je bondissais de mon fauteuil. J'allais alors droit vers la porte d'entrée et je commençais à marcher, et marcher et marcher, parfois pendant des heures et parfois pendant plusieurs jours de suite ! Je sentais seulement que mon corps ne pouvait pas contenir tant d'énergie, que je devais marcher ou courir pour en laisser s'écouler de moi. ».

« Je me souviens avoir marché dans les rues de New York dans les petites heures du matin par- fois, juste marcher d'un très bon pas, sans pouvoir

faire autre chose. » Au fil du temps, il était arrivé au bout de ces expériences, il s'était prouvé à lui-même que la source de tout phénomène objectif était l'esprit ; que l'esprit était sans limite sinon celles que l'on s'impose à soi-même ; et que c'était vrai pour tout le monde, sans exception.

Chaque personne sans exception à la faculté d'avoir, être et faire tout ce qu'elle veut ou demande. La prise de conscience de l'omniscience et de l'omnipotence de chaque esprit est ce qui finalement l'a sorti de son fauteuil. Il voulait partager avec d'autres ce qu'il avait découvert, il voulait les aider à le découvrir pour eux-mêmes. Il voulait que les autres connaissent l'incroyable beauté, l'immense être que chacun est.

Lester partage sa découverte

Il se dirigea d'abord vers ceux qui semblaient déjà regarder dans cette direction, les groupes métaphysiques à New York. Cherchant dans les journaux, il trouva des rencontres hebdomadaires inscrites pour différents groupes dans New York et commença à les essayer et à se faire des amis. « Après la période de trois mois, j'essayai un groupe de métaphysique à juste deux petits pâtés de maisons de chez moi, le groupe du Dr Schaefer. Il voulait éveiller les étudiants vers l'élévation et leur demanda de parler. La première fois il m'appela, je lui dis que je ne voulais pas m'élever, aussi il me passa.

Et puis, quand il arrêta de m'interroger, je réalisai que c'était stupide. La seule raison pour laquelle j'avais parlé ainsi était que les vieilles tendances revenaient, mais leur efficacité était totalement partie.

La compulsion était partie avec même si les pensées de cette tendance restaient encore, c'était comme une corde brûlée. Si vous essayez de ramasser une corde brûlée, elle tombe juste en morceaux, elle semble être une corde, mais elle n'a aucune force.

Voyant cela, j'y allais volontairement et je fis un discours. Pour la première fois de ma vie ! Je le fis devant un groupe d'environ soixante personnes. Quand je montai là, je fus surpris de ne pas être nerveux. Je les regardais, ils me regardaient. Et comme je parlai, j'avais une deuxième chose qui venait en arrière plan « hue ! » je pensais à part moi « C'est facile. Je ne savais pas que c'était si facile ! ».

Et ce fut ma première expérience dans ma vie d'éveillé devant un groupe et discourant. »

Lester commença aussi à lire des livres sur des sujets métaphysiques et eut

le plaisir de trouver que les choses qu'il avait expérimentées avaient aussi été expérimentées par d'autres. En fait, Il y avait une collection importante de littérature intéressante sur le sujet. Il se trouvait souvent le centre d'attention avec ses nouveaux amis, parce qu'ils n'avaient jamais rencontré avant quelqu'un d'une telle profondeur d'expérience personnelle, sur ce qu'ils cherchaient eux-mêmes.

Ils le trouvèrent d'une élocution agréable et ils étaient ardemment désireux d'entendre comment il avait atteint cet état de paix personnelle. Il était difficile pour lui de mettre en mot le processus actuel, mais il trouva qu'en parlant aux gens à un niveau profondément personnel, il trouvait la chose juste à dire pour les aider à trouver du soulagement en déverrouillant leurs blocages émotionnels.

La première chose dont il parla pendant ces journées fut la perfection intérieure du non-être de chacun. Pendant qu'il parlait, dans son esprit il voyait les autres personnes comme parfaits, omniscients, omnipotents – une perception qui donnait à l'autre une véritable élévation.

Lester persiste dans la vérité, et partage sa découverte

Après l'immense percée dans la paix en 1952, cet éveil de la vérité ne le quitta jamais. Que ce soit en faisant une transaction immobilière, ou qu'il rendit visite à sa famille, ou partage ses expériences avec d'autres, il était toujours éveillé et dans son propre non-être de paix. Les gens aimaient être avec lui, parce qu'il les voyait de la même manière qu'il se voyait lui-même : la beauté absolue, l'omniscience, l'omnipotence, la perfection, la paix absolue. Cette perception toute puissante il la projetait sur chaque personne réceptive et activait cette profondeur intérieure en chacun et toutes choses. De nombreuses personnes avaient l'expérience de leur propre vérité en sa présence, et brûlaient d'en avoir plus et d'entendre ses expériences. Il était toujours heureux de partager avec d'autres et commença à donner des conférences sur ce qu'il avait fait. Au début, il n'y avait pas d'effort spécial ou de publicité dans cette direction, mais par la bouche à oreille les gens entendaient parler de lui et de son élévation en quelque lieu qu'il lui arriva d'être. Souvent, ces partages impromptus se passaient autour d'un café à la cafétéria de l'ouest de la 57e rue, à New York.

Il y avait ainsi des opportunités quand il conduisait et sur les aires de stationnement de la route, il démarrait une conversation avec quelqu'un, il ou elle était passionné, et appelait des amis qui appelaient leurs amis. En peu de temps, ils pouvaient être une centaine ou plus, intéressés de l'entendre parler.

Ces fois-là, Lester restait plusieurs jours, le groupe louait une salle de réunion d'un grand hôtel, et le temps de sa conférence, il y avait souvent mille personnes ou plus dans l'assistance. Il ne voulait jamais d'honoraire pour son travail, ni n'acceptait l'argent que les gens lui proposaient. Il savait qu'il aurait tout ce dont il avait besoin comme il en avait besoin, il l'avait prouvé plus d'une fois, et ses entreprises immobilières continuaient d'être profitables. Il n'avait besoin de rien.

En 1958, il se trouva déménager en Californie. Il renonça à son appartement de New York, s'acheta une nouvelle Chrysler, et un grand mobil home, et se dirigea vers l'Ouest. Sa première destination était San Diego mais pendant qu'il conduisait à travers l'Arizona, il vit un panneau indicateur pour Sedona et sa voix intérieure lui dit « Va là. » « Pourquoi ? » Se demanda-t-il. « Va donc » répondit sa voix intérieure et tu verras bien.

Quand il se dirigea vers la tranquille ville du vieil ouest située au milieu des très hautes montagnes rouges, il comprit pourquoi il avait été dirigé vers Sedona. La beauté et le sentiment de paix étaient si puissants, qu'il sentit qu'il était arrivé. Il contacta un agent immobilier et il lui fut proposé un ranch isolé de 160 acres. Il acheta la propriété comptant, sans hypothèque, et s'installa dans une vieille maison de pierre que le propriétaire d'origine avait construit sur la propriété.

C'était très paisible, totalement isolé et entouré de tous côtés par la forêt. Le voisin le plus proche était à un mile, sauf pour une dame qui était propriétaire et occupait un petit cottage juste à côté de la porte d'entrée du ranch. Ils se rencontraient à l'occasion quand tous les deux se promenaient, et un jour, elle expliqua combien elle se sentait isolée, vivant seule si loin de la ville. Comme ils discutaient, il vint à Lester qu'elle pouvait négocier son cottage et sa propriété contre une maison similaire et une propriété en ville. Quand il lui fit cette proposition, elle fut enchantée et accepta son offre de trouver un terrain convenable et de construire une maison dessus selon son cahier des charges.

Il fit tout le travail lui-même. Il creusa et coula les fondations, érigea les murs, mit le toit, il fit tout.

C'était la preuve finale pour lui que sa santé était totalement rétablie et qu'il avait retrouvé la force, l'énergie et la résistance d'un très jeune homme. Quand la maison fut terminée, ils firent les négociations. Il appela sa nouvelle acquisition le cottage. Maintenant son ranch était totalement isolé, et il se trouvait solitaire pour les prochaines années. Une fois ou deux par mois, il faisait le trajet jusqu'à la ville pour la nourriture et les fournitures, Mais la plupart du temps il était seul sur le ranch. C'était une manière de vivre très différente de ce qu'il avait expérimenté avant, et il aimait cela.

Son travail avec les gens, cependant, ne s'arrêta jamais complètement. Il faisait à l'occasion les 110 miles vers Phoenix pour passer quelques jours ou une semaine à chaque fois. Il investit également dans des appartements à Phoenix pendant les années 60.

Après quelques années, il commença à faire des voyages périodiques plusieurs fois par an en Californie où il avait un groupe régulier avec lequel il travaillait. Et chaque année ou s'il en avait en- vie, il se rendait à New York. Les gens allaient le rechercher au ranch, aussi, qu'il avait nommé « le self du paradis ». En 1961, la première personne, un homme nommé Doug Dean, vint s'installer un petit moment au ranch. Peu de temps après le départ de Doug, trois femmes arrivèrent. Les années passant, d'autres arrivèrent et jusqu'en 1975, il y eut toujours des gens résidant au cottage. Quelques femmes restèrent pendant plusieurs années, mais la plupart venaient pendant quelques mois, ou aussi pour avoir eux-mêmes de la tranquillité et se réénergétiser. Puis ils partaient pour reprendre leurs vies dans le monde.

C'était une manière très paisible de vivre et Lester était satisfait. Les allées et venues de lui- même et des autres étaient fortuits et ne pouvaient jamais le toucher ou le déranger de l'immense paix de l'état intérieur qu'il avait découvert en lui en 1952.

Il pouvait continuer de cette façon pour le reste de sa vie si ce n'est qu'il désirait que tout le monde découvre cet état pour eux-mêmes. Il sentait son unité avec tout et, comme il le décrivait : « J'avais eu besoin de me reposer pour découvrir ce que j'avais découvert. Aussi, après un moment, je commençai à penser à la manière de partager cette connaissance avec plus de monde »

Larry Crane

Traduction : Marguerite Boisseau de Mesmay